

DONG XI

Destin trafiqué

roman traduit du chinois
par Shao Baoqing et Elsa Shao

ACTES SUD

PROLOGUE

Wang Changchi arriva sur le lieu indiqué avec dix minutes d'avance. De toute sa vie, il n'avait jamais été en retard. Pas question de se faire une ultime réputation de retardataire. Il s'était mis bien propre sur lui, s'était coupé les cheveux et rasé la barbe. Il avait pensé d'abord s'acheter une nouvelle paire de souliers mais, songeant qu'avec cinq cents yuans il aurait pu faire installer une fenêtre vitrée chez son père à la campagne, il avait ravalé sa salive, avait serré les poings et avait finalement renoncé. Ce jour-là, il portait une paire de tennis militaires toutes délavées et se tenait debout à côté de la rambarde en plein centre du pont Xijiang. C'était le point le plus haut par rapport à la surface de l'eau et certainement, c'est en sautant de là que l'impact de la chute serait le plus bruyant. À la fin de sa vie, on a le choix : partir sans bruit ou avec fracas. Le ciel était d'un bleu exceptionnel, les nuages d'une blancheur inouïe, on aurait dit que les cieux lui avaient offert ce beau temps, à moins que ce ne fût pour marquer à jamais ses derniers instants. Le soleil brillait sur l'eau dont le vent faisait sans cesse miroiter la surface ici et là. Le vrombissement des voitures était moins pénible que d'habitude, presque agréable à l'oreille, et même les gaz d'échappement dégageaient un doux parfum. Le regard fixé sur les barres d'immeubles qui s'étalaient à perte de vue de chaque côté du fleuve, il se dit que l'individu était certainement en train de l'épier depuis une fenêtre, derrière une paire de jumelles, et pensa :

“Il supervise mon auto-exécution.”

I

LUTTE À MORT

Wang Changchi avait tellement tergiversé avant d'annoncer à son père la nouvelle que celle-ci sentait le mois. Wang Huai buvait seul. La nouvelle lui fit le même effet que de gober un œuf pourri : il eut envie de vomir sur-le-champ. Or une simple nouvelle n'est pas censée avoir un effet vomitif, aussi celle-ci l'avait-elle tant suffoqué qu'il faillit tomber en syncope. Lorsqu'il eut retrouvé sa respiration, il demanda à son fils :

— Mais tu avais passé le seuil d'admission, non ? Comment ça se fait que tu ne sois pas admis ?

Le fils baissa la tête :

— Ils disent que j'ai mal rempli mes vœux...

— Qu'est-ce que tu as mis ?

— En premier j'ai mis l'université de Pékin, ensuite l'université Tsinghua, et pour le reste j'ai indiqué que je suivrais les décisions des autorités.

Wang Huai balança rageusement son verre qui se fracassa par terre.

— Mais tu es tombé sur la tête ! hurla-t-il. Depuis 1949, pas un seul candidat du district n'a été reçu à Pékin ou à Tsinghua.

— Je m'étais dit qu'avec mes résultats, du moment que je respectais les décisions, j'aurais forcément une fac, même nulle.

— Il ne suffit pas de regarder par terre pour trouver de l'argent. C'était sûr que tu allais finir dans une fac de merde, alors pourquoi cette lubie de fac renommée ?

— Je voulais juste leur jouer un tour.

— Comme si ça pouvait leur faire quelque chose ! Tu as juste joué avec tes propres chances de réussite. T'as trois fois rien :

aucun pouvoir, aucun appui, aucun argent. Chaque pas que tu fais, c'est sur une corde raide ! Et tout ce que tu trouves à faire, c'est de plaisanter avec ta vie, j'y crois pas !

La tête du garçon qui avait trois fois rien s'affaissa de plus en plus, à la manière des épis de riz tout gonflés qui courbent sous leur propre poids. De toute la soirée il n'osa lever la tête, semblant vouloir démontrer par cette posture la même maturité que les épis de riz dans les champs. Il apercevait les jambes de Wang Huai qui chancelaient, celles de sa mère, Liu Shuangju, qui tressaillaient, les débris du verre d'alcool qui luisaient, le chien jaune qui passait et repassait sous la table. Un coup de vent s'engouffra dans la pièce et en chassa l'air chaud. Il sentit un souffle glacé sur sa nuque, comme si on lui y avait collé un cataplasme contre les rhumatismes. Wang Huai et Liu Shuangju se taisaient tous les deux, et chacun savait que leur silence était une forme de supplice qu'ils lui infligeaient. L'idée du suicide traversa l'esprit de Changchi, il songea même au lieu et à la manière, mais ce ne fut qu'une pensée furtive qu'il effaça aussitôt, comme d'un coup de gomme.

La nuit avançait. Il perçut les bruits de la douche qui coulait, de la porte qui se fermait, mais n'entendit pas la planche du lit qui, d'ordinaire, grinçait de façon si joyeuse. Au contraire, celle-ci demeura bien discrète cette nuit, comme si elle retenait son chagrin ou s'interdisait tout délasserment. Ce ne fut que lorsqu'il entendit les ronflements de son père que Changchi se baissa pour ramasser les débris de verre. Il se coupa l'index droit et saigna, sans pour autant ressentir de douleur.

Le lendemain matin, Wang Huai avait déçu. Il décida d'aller avec Changchi faire une réclamation au service des concours. Comme Changchi n'osait pas sortir de sa chambre, Wang Huai défonça la porte d'un coup de pied. Ce fut d'ailleurs la dernière occasion pour son pied d'accomplir un geste aussi spectaculaire. Changchi pleurnichait comme une femmelette et ses épaules se soulevaient au rythme de ses sanglots. Il avait complètement mouillé la serviette qu'il serrait dans ses mains.

— Parce que tu penses que ça va changer quelque chose de pleurer ? lui demanda Wang Huai.

Changchi savait bien que ça ne changerait rien, mais au moins ça le détendait un peu. Il essaya d'arrêter, mais plus il essayait,

plus ses pleurs s'intensifiaient. Il couvrit son visage avec sa serviette, croyant ainsi en endiguer le flot, mais bientôt il craqua, et se mit à pleurer à chaudes larmes. Wang Huai le fixait depuis le pas de la porte, comme si une scène de tragédie était en train de se dérouler sous ses yeux. Changchi pleurnicha encore un moment, puis, pris de honte, réduisit peu à peu la cadence et l'éclat de ses sanglots. Il finit par se reprendre, ses pleurs cessèrent complètement, mais même après qu'il se fut calmé, de petits spasmes continuaient de le secouer par surprise.

— C'est bon, t'as fini ? On peut y aller ? demanda Wang Huai.

— Je me suis coupé le doigt.

— Tu n'as pas besoin de doigt pour marcher.

— Mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit...

— Quand ta mère t'a mis au monde, j'ai pas fermé l'œil pendant deux jours et deux nuits !

Changchi s'essuya les yeux :

— Mais c'est moi qui me suis trompé dans mes vœux. Ce n'est pas de leur faute.

— Bien sûr que si ! Ils sont allés trop loin.

Changchi demanda la permission de se laver la figure avant de partir. Pendant que son père attendait devant la porte, il prit bien son temps pour faire sa toilette. Il se récurait le visage de haut en bas, puis de bas en haut, une fois, deux fois, encore et encore. On aurait dit une femme qui se massait le visage et qui aurait eu pour seule envie de continuer ainsi toute sa vie. Mais très vite il entendit un raclement de gorge retentir comme une alarme, lui rappelant que la patience de son père avait des limites. Changchi se dit que, plutôt que d'aller se faire humilier en public, il ferait mieux de se faire la belle. Il se dirigea vers la porte de derrière mais, surprise ! trouva son père qui s'y était transporté une seconde plus tôt. Changchi voulut retirer son pied droit qui venait de franchir le seuil, mais déjà le regard de son père l'avait cloué sur place.

— Et maintenant tu vas passer aux toilettes, je présume ? lui demanda Wang Huai.

Le fils secoua la tête.

Ils se dirigèrent vers la route, le père en tête, le fils derrière. Wang Huai portait une sacoche dont s'échappaient des glouglous

chaque fois qu'il faisait un pas. C'était une gourde de l'armée, et on entendait à son bruit qu'elle était à moitié vide. Du sac se dégageait une bonne odeur d'épis de maïs. Au bout d'un moment, Changchi fut tout couvert de sueur. Wang Huai lui demanda s'il avait chaud. Il répondit non, que c'était de la sueur froide. Il s'étonna que son père ait pu lui faire cette remarque sans même s'être retourné. Est-ce qu'il avait soif ? Non. Faim ? Non plus. En réalité, après huit heures sans boire, ni manger, ni dormir, il mentait à chacune de ses réponses, voulant seulement tenir tête à son père.

Tous deux restaient silencieux. On n'entendait plus que les bruits de leurs pas. Changchi vit un vol d'oiseaux fendre le ciel bleu comme une poignée de graines de sésame que l'on sème dans une futaie, ou comme les alevins que l'on répand dans l'océan. Wang Huai marchait de plus en plus vite. Au bout d'une vingtaine de mètres, il se rendit compte que son fils était resté en arrière. Il s'arrêta, dégaina sa gourde et en but une gorgée. Même de loin, Changchi fut saisi par les vapeurs d'alcool : ce n'était donc pas de l'eau que contenait la gourde. Quand il arriva au niveau de son père qui la lui tendit et lui proposa une gorgée, il secoua la tête. Ce n'est qu'à ce moment qu'il remarqua les cheveux sales et ébouriffés de son père, l'intérieur du col de sa veste bruni comme de la rouille, et les énormes rapiécages de sa sacoche. Était-ce avec cet ivrogne mal peigné, mal habillé et qui plus est incapable de parler correctement la langue standard qu'il allait faire une réclamation au service des concours ?

Plus Changchi fixait la silhouette minuscule de son père, plus il se décourageait. Plus ils avançaient, plus il voyait son avenir reculer. Alors qu'ils étaient arrivés au niveau d'une plantation de thé, Changchi s'y engouffra d'un coup et se mit à courir comme un fou furieux qui aurait voulu franchir les limites du globe terrestre. Chaque branche était une gifle qui lui fouettait le visage. Enfin, exténué par sa course, il s'agrippa à un arbre pour reprendre son souffle. Tandis qu'il respirait bruyamment, les injures de son père fusaient au-dessus de sa tête :

— Wang Changchi ! Trouillard ! Tu es indigne d'être mon fils ! Tu n'es qu'un mollasson ! Tu es dans ton droit et tu n'oses même pas réclamer justice ! C'est bien fait pour toi si on t'écrase...

Les invectives tournoyaient au-dessus de sa tête, et à chaque coup de vent, elles vibraient et résonnaient, pathétiques et tragiques. Changchi serrait le tronc de plus en plus fort, comme s'il s'agissait de sa mère, jusqu'à ce que ses bras en fussent complètement endoloris et qu'il finît par s'endormir sans s'en rendre compte. Quand il se réveilla, ses membres étaient si engourdis qu'ils semblaient s'être détachés de son corps et changés en bois. Il resta assis par terre, le temps de retrouver peu à peu les sensations dans ses mains et dans ses pieds, puis il se leva et reprit le chemin de la maison.

Liu Shuangju le trouva devant la porte d'entrée et lui demanda pourquoi il était revenu. Il répondit qu'il avait oublié sa carte d'identité. Jetant un coup d'œil sur la route, la mère lui reprocha d'avoir laissé son père partir seul. Avec son mauvais caractère, il risquait d'en venir aux mains avec des gens.

— Tant pis pour lui, rétorqua le fils.

Sa mère fut indignée :

— Tu es vraiment ingrat. C'est pour toi qu'il y va pourtant.

— Il me fait honte.

Sa mère n'en crut pas ses oreilles et resta immobile pendant un long moment.

Le lendemain, Wang Changchi pensait que son père serait de retour, mais nulle trace de celui-ci sur la route jusqu'à la tombée de la nuit, et nul bruit de ses pas dans la nuit profonde. Wang Changchi tendit l'oreille jusqu'à l'aube, en vain. Pendant plusieurs jours, Liu Shuangju fut agitée comme une puce, le pressant sans cesse d'aller prêter main-forte à son père. Mais Changchi fit la sourde oreille. Le cinquième jour, sa mère lui dit que s'il ne ramenait pas son père, la récolte de riz finirait par pourrir dans les champs. Assis sur une chaise devant la porte d'entrée, Changchi regardait les montagnes au loin. Liu Shuangju le poussa, il balança d'un côté, puis de l'autre, pour revenir à sa position initiale comme une tirelire à culbuto. Shuangju varia alors la force et l'angle de ses attaques pour essayer de le faire bouger, mais l'arrière-train de Changchi semblait si bien soudé à la chaise qu'il était impossible de l'en faire décoller. Son père s'était peut-être fait arrêter et jeter en prison, se plaignit sa mère, comment pouvait-il refuser de lever ses fesses ? À croire qu'il avait

vraiment un cœur de pierre. Même s'il désapprouvait son père, il faudrait bien finir par le ramener, mort ou vivant, conclut-elle en s'essuyant les yeux. Les paupières rougies, elle était au bord des larmes. Mais Changchi restait de marbre.

— Puisque c'est comme ça, j'y vais ! dit-elle en prenant le sac du fils.

Alors Changchi se décida enfin à bouger. Il pensa d'un coup aux innombrables tâches domestiques qui l'attendaient et frissonna à l'idée que tout lui retombât sur les épaules. Il se leva mais resta agrippé à la chaise, comme si elle faisait partie de son corps. Il fit quelques pas, toujours avec la chaise, trouva la position inconfortable, la décolla de ses fesses et la prit sur son épaule. Il commençait à s'éloigner lorsque sa mère, surprise, lui demanda pourquoi il emportait la chaise. Allait-il encore se planter assis quelque part comme un demeuré ?

— Arrête de faire la maligne, tu comprends rien ! répliqua-t-il.

Liu Shuangju lui passa la sacoche autour du cou. C'est ainsi que, le sac autour du cou et la chaise sur l'épaule, Changchi quitta la maison à grandes enjambées.

Le sentier sillonnait dans la montagne. La forêt devenait de plus en plus sombre. Il était aussi petit qu'une fourmi cheminant sur un cheveu blanc.

Depuis la gare routière, Changchi se dirigea tout droit vers le rectorat. Wang Huai était assis en tailleur sur le terrain de sport et brandissait une pancarte en carton sur laquelle était écrit : "Passé le seuil d'admission et pourtant pas admis ! Qui nous rendra justice ?"

À part lui, le terrain était désert. Le soleil ardent avait fait ployer son cou, lui donnant l'air d'une plante coupée par la moitié, fanée et rabougrie, aussi inerte qu'une souche d'arbre. Changchi posa la chaise et voulut relever son père. Il pesait très lourd, beaucoup plus que ce que Changchi aurait imaginé. Il ne parvint pas à le soulever. Redoublant de force, il ne fit pas mieux la seconde fois. Il se souvint de ses propres jambes complètement ankylosées quelques jours auparavant, et comprit

que son père était maintenant dans la même situation et ne pourrait pas se relever tout seul, aussi se mit-il à lui masser les pieds et les jambes. Au bout d'une demi-heure, prenant appui sur le sol, Wang Huai grimpa sur la chaise. Dans une ville aussi grande que la sous-préfecture, se plaignit-il, personne n'avait été fichu de lui proposer une chaise. Changchi lui tendit le sac. Le père en sortit une bouteille, enleva le bouchon et en engloutit presque un tiers. C'était de l'alcool de riz de sa propre production, qui le requinqua instantanément. Changchi lui dit que sa mère attendait son retour car le riz avait besoin d'être moissonné.

— Qu'est-ce qu'on s'en fout du riz ! tempêta-t-il pendant qu'il s'essuyait les coins de la bouche de son pouce droit. C'est ton avenir qui est en jeu !

— Même si tu décides de croupir ici, tu ne leur feras pas changer d'avis.

— Bien sûr que si. Autrement je ne serais pas resté là. Tu crois vraiment que j'ai rien d'autre à faire ? Écoute, en haut on s'est intéressé à ton cas. Là, ils enquêtent. Si tu restes assis avec moi pendant quelques jours de plus, on pourrait très bien décrocher une dérogation.

— Je préfère encore rentrer faire le paysan que de me taper la honte ici.

— Pourquoi tu devrais faire le paysan, puisque tu as passé le seuil d'admission ? Tu mérites de travailler dans un bureau, dans un bâtiment comme celui-ci.

C'était un immeuble sur quatre niveaux, douze bureaux chacun, avec des galeries extérieures. Les portes et les fenêtres étaient peintes en vert, mais avec le temps, le soleil et les intempéries avaient abîmé la peinture qui s'était fanée et écaillée. Au pied des murs, sur le côté extérieur des corridors et certains coins du dernier étage, on apercevait de la mousse ou des traces de pluie. Devant l'immeuble, il y avait une rangée de chênes verts bien taillés. En pointant du doigt, Wang Huai expliqua à son fils que le recteur était dans le cinquième bureau du deuxième étage, et ses deux adjoints dans le troisième et le quatrième, et que le service des concours était le premier du troisième étage. Changchi vit des gens avancer leur tête par la fenêtre et disparaître aussitôt.

— J'irai t'attendre à l'extérieur, dit-il à son père, et quand tu te seras fait une raison, on pourra rentrer à la maison.

— Il n'y a aucune raison à se faire ! s'égosilla son père. Il faut qu'ils te trouvent une place.

Des têtes apparurent dans les cadres d'un grand nombre de fenêtres. Elles les scrutèrent longuement, comme si elles espéraient assister à quelque événement sensationnel.

— Tu sais pourquoi ils sont nerveux ? dit Wang Huai. C'est parce qu'ils n'ont pas la conscience tranquille. Chaque fois que je gueule, c'est toujours du service des concours que la première tête sort. Tu sais quand ton père arrive à en imposer comme ça ? Eh bien, c'est chaque fois qu'il détient la vérité et qu'il rétablit la justice.

Les têtes étaient encore là, certains regardaient tout en buvant leur thé, d'autres faisaient tinter leur tasse, d'autres encore braquaient un appareil photo.

— Si tu veux, je me prosterne devant toi, dit Changchi tout bas.

— Surtout pas, répondit Wang Huai à voix haute. Si quelqu'un doit se prosterner, c'est eux.

— Je vais redoubler et repasser le concours l'année prochaine, ça te va ? fit Changchi d'un ton presque suppliant.

— S'ils sont capables de te refuser cette année, cria Wang Huai toujours aussi fort, ils te feront aussi passer à la trappe l'année prochaine !

Un mouvement d'hilarité s'empara des gens de l'immeuble, dont certains sifflèrent et d'autres claquèrent des doigts. Changchi se sentit pris entre deux feux. Il aurait voulu fuir, mais craignit qu'on ne le moquât pour son absence de solidarité. Aussi fit-il le gros dos pour affronter les regards moqueurs et méprisants qui se délectaient de leur malheur. S'il pouvait rester immobile et muet pendant une demi-heure, sûrement que les badauds ne tarderaient pas à se désintéresser de lui. Changchi se tint debout en silence, de peur qu'un éternuement ne bouleversât son équilibre précaire. Désormais s'étendaient sur le terrain de sport deux ombres fines, l'une debout et l'autre assise. Le soleil à l'ouest frappait si fort que Wang Changchi sentit son cuir chevelu s'engourdir. Les observateurs se retirèrent les uns après

les autres. Alors que Changchi pensait profiter de leur inattention pour partir en douce, une sonnerie retentit, celle de la fin de la journée de travail. Les gens fermèrent leur fenêtre les uns après les autres et sortirent du bâtiment tout en discutant et en riant. Or, au moment d'arriver à leur hauteur, tous dévièrent soudain leur trajectoire et les contournèrent, comme s'il s'agissait d'un récif, voire de la peste. Wang Huai se dressa sur sa chaise et brandit haut sa pancarte. Quant à Changchi, la tête baissée et le menton collé à la poitrine, il n'osait regarder devant lui, se sentant comme un cochon de lait en train d'être grillé par tous les regards braqués sur lui. Ce ne fut qu'après que les bruits de pas eurent disparu qu'il releva la tête et s'en alla. Wang Huai sauta de sa chaise et dit :

— Attends-moi !

Ils arrivèrent au pied d'un pont en béton. Wang Huai escada l'un des piliers et sortit d'un trou une natte enroulée qu'il jeta à Changchi. Celui-ci l'attrapa et, en la déroulant, fit tomber un sac en plastique. Wang Huai se laissa glisser le long du pilier, ramassa le sac, l'ouvrit et en sortit un pain à la vapeur qu'il tendit à Changchi. Celui-ci n'en voulut pas. Wang Huai le fourra dans sa bouche et l'engloutit. Ses joues doublèrent de volume instantanément. Vu le temps qu'il mit à mastiquer et l'énergie avec laquelle il remuait ses mâchoires, Changchi comprit que le pain était dur, et qu'il avait dû séjourner dans le sac pendant longtemps. Il se sentit alors envahi d'un chagrin mêlé de compassion à la fois pour son père et pour lui-même.

— Tu as dormi dans ce trou tout ce temps ? demanda-t-il.

La bouche pleine de pain, Wang Huai ne répondit pas immédiatement. Changchi avait l'impression que le bruit de ses mastications était assourdissant et que celles-ci s'éternisaient. Ses oreilles n'étaient plus remplies que par ce bruit. Quand Wang Huai eut fini de mâcher, il but une gorgée d'alcool de riz et dit :

— Ça ne coûte pas un rond de dormir ici, et puis il fait frais.

— Tu vis comme un mendiant, quoi.

— Non mais bien sûr, maintenant que tu es là, il va falloir déménager.

— Pour aller où ?

— Tu vas voir, ça va te plaire.

Wang Huai réserva une chambre standard dans un hôtel. Il testa le matelas avec ses deux mains et dit :

— C'est bien moelleux et les draps sont propres. Couchons-nous de bonne heure.

Après la toilette, ils éteignirent la lumière et se mirent au lit. À peine Changchi eut-il fermé les yeux que son cerveau se mit à tourner comme un puissant moteur et entraîna son corps épuisé à la dérive. C'était comme si son corps et ses idées virevoltaient dans les airs sans jamais pouvoir redescendre sur terre. Il finit par être pris de vertige et sentit la migraine l'envahir. Alors que cinq jours auparavant, il avait été capable de s'endormir debout agrippé à un arbre, voilà qu'à présent il était fourbu, sans parvenir à trouver le sommeil. Vers minuit, n'en pouvant plus, il s'extirpa de son lit et alluma la lumière mais n'aperçut pas son père. Il le trouva finalement allongé sur le sol, près du lit. Ce dernier se cacha les yeux pour ne pas être ébloui, et lui expliqua qu'après avoir dormi pendant des dizaines d'années sur un lit dur, il ne supportait pas ce matelas trop mou.

— Rentrons, fit le fils tout en s'habillant, plutôt que de souffrir pour rien ici.

Il enfila ses habits et ses chaussures rapidement puis s'assit sur la chaise qu'il avait apportée.

— Quelle heure est-il ? demanda Wang Huai.

— Deux heures du matin.

— Deux heures, c'est trop tôt. Il ne fera pas jour avant un bon moment. Les bus ne circulent pas encore.

Wang Changchi tira le rideau. Le ciel était d'un noir d'encre. Il orienta sa chaise en direction de l'est et resta le regard figé, comme si cela pouvait hâter l'arrivée de l'aube. Wang Huai se leva et alla uriner longuement.

— D'ailleurs, dit-il en revenant s'asseoir sur le lit, je ne suis pas d'accord pour que tu battes en retraite maintenant. C'est comme à la guerre, l'issue du combat dépend parfois des cinq dernières minutes. C'est au moment de sonner la charge au clairon qu'il ne faut surtout pas se dégonfler !

Insensible à la métaphore militaire, Wang Changchi fixait le ciel. Il avait hâte que le jour se lève et de rentrer par le premier bus. Wang Huai sembla deviner sa pensée.